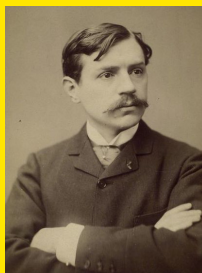
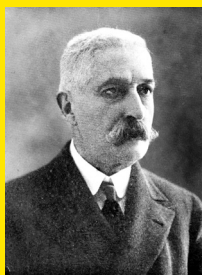
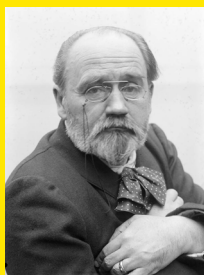


71^e Année

N°99 - 2025

LES CAHIERS NATURALISTES

Directeur : Olivier LUMBROSO



**Création et traduction en régime
naturaliste et vériste**

Transversalités de l'Ébauche chez Zola

Études littéraires

Société littéraire des Amis d'Émile Zola

Allocution de Alain MINC

Mesdames, Messieurs,

Tant de grands noms littéraires, politiques, moraux se sont exprimés dans ces lieux pour magnifier Émile Zola que je craindrais de les parodier médiocrement si je ne me livrais pas au préalable à un détournement du rite.

Ce détournement vient réparer une injustice – une petite, insignifiante, rapport à la grande dont le souvenir nous réunit tous. Mais fut-elle dérisoire, une injustice en demeure une. Je veux dire que cette maison, ce musée ne seraient pas ce qu'ils sont, sans l'action d'un homme, Pierre Bergé, qu'un concours de circonstances et quelques mauvaises intentions ont privé de l'hommage qui lui était dû et que je voudrais rendre avec le parti pris qu'induit une amitié granitique.

Son itinéraire me fascinait : le jeune homme de l'Île d'Oléron parti à l'assaut de Paris, tel un Rastignac insulaire, sans argent ni diplôme, avec pour seuls viatiques, son ambition, son intelligence, son entregent et son charme. Sa lucidité sur lui-même impressionnait : il rêva d'être écrivain, peintre, musicien, artiste en un mot, mais mesurant son incapacité d'y parvenir, il se mua en un Pygmalion de génie.

S'il était demeuré sous la coupe de Bergé, Bernard Buffet serait peut-être devenu un grand peintre. Et sans Pierre, Yves Saint-Laurent serait demeuré un semi-dépressif, au coup de crayon inestimable, mais sans projet, ni dessein.

Quand j'ai connu ces deux hommes, l'ascendant appartenait incontestablement à Pierre : Yves était, pour son propre bien, sa carrière et sa postérité, « sa chose ». Qu'en était-il au départ, dans une passion amoureuse dont maints fils nous échappent, entre le créateur névrosé, sûr de son génie, mais fragile, et son mentor au caractère d'acier, qui ne s'épanouissait que dans le commandement, voire l'autoritarisme ?

Bergé admirait follement Saint-Laurent, mais était convaincu que sa part dans l'accomplissement de l'œuvre du couturier était au moins équivalente à la sienne. Fallait-il le penser pour transformer le nom de leur fondation commune, de Saint-Laurent-Bergé en Bergé-Saint-Laurent !

Son œil de chasseur toujours aux aguets, qui n'a jamais touché une culasse de fusil, éblouissait pour pister les tableaux, les

sculptures, les livres rares. La part d'addiction, propre aux grands collectionneurs, constituait une des facettes de sa propre folie.

Folie de penser qu'il n'y a de limite à rien.

Folie de vouloir conjurer la mort, chez cet athée militant qui ne renia jamais ses racines protestantes, en visant à travers Saint-Laurent une miette d'éternité.

Folie de penser, du même mouvement, que rien ne vaut rien, mais qu'une œuvre mercantile peut conjurer le temps qui passe.

Folie de vouloir, à toutes forces, bâtir un personnage tellement atypique que son originalité suffirait à lui assurer une postérité.

Accroché à l'anarchisme de ses débuts parisiens, mais si fier de s'être glissé dans les salons Rothschild.

Avide de constituer un patrimoine pour le dépenser, mais plus encore pour le donner, les petits gestes de générosité avec une totale discrétion, les grands avec ostentation.

Capable d'une mauvaise foi saisissante, mais d'une fidélité absolue aux individus, bien davantage qu'aux idées. Aux premiers, il faisait don de sa personne ; aux secondes il ne vouait qu'une dévotion fugitive. Avec en surplomb une culture très paradoxale : infinie en littérature et en musique ; faible en philosophie ; dérisoire en histoire.

Ce sont les ressorts de sa passion littéraire qui lui permirent de réaliser son rêve en séduisant François Mitterrand et, griserie suprême, en s'approchant, de la sorte, de la quintessence du pouvoir.

J'ai assisté à la séance de séduction littéraire qui a conduit Mitterrand à prêter attention à Bergé. Celui-ci m'avait entraîné à assister avec lui au meeting du candidat-Président lors de la campagne présidentielle de 1988 à Strasbourg. La grande messe était suivie d'un dîner en petit comité et, habile, Bergé joua les Aquitains de naissance et chercha la connivence entre enfants d'Oléron et de Jarnac, passant des paysages aux écrivains locaux et récitant soudainement des vers de Cadiou, poète dont j'ignorais jusqu'au nom.

Je vis alors l'œil intrigué de François Mitterrand, se disant sans doute : ce Bergé est certes courtisan, mais d'une essence supérieure.

Mais si elle pouvait lui être de temps à autre utile, la passion de Bergé pour la littérature était absolue, dévorante, totalitaire. Il aurait sans doute tout donné pour être un grand écrivain. Ayant immensément lu, il y avait gagné une vraie plume, certes un peu apprêtée mais enlevée, qu'il laissa apparaître dans deux ou trois livres dont il n'imagina pas qu'ils puissent être publiés ailleurs que dans la « collection blanche » de Gallimard.

Sans doute Pierre pensa-t-il que passer de la NRF à l'Académie française était l'ordre des choses : d'où une candidature absurde dont rien ne put le dissuader, y compris l'énoncé de la liste, non

exhaustive, des ennemis qu'il s'était faits à cause de son argent trop ostentatoire, de son homosexualité triomphante et surtout d'un mépris dont il n'était pas économe. Mais Dieu merci ! Les misérables six voix qu'il obtint ne le traumatisèrent guère et il se garda bien de récidiver.

Sachant sa fin approcher à grandes enjambées, Pierre organisa pour ses quatre-vingt-cinq ans, le 14 novembre 2015, une fête qui se voulait un couronnement avec à ses pieds Président de la République, Premiers Ministres et notabilités de tous acabits. Las, le 14 était le lendemain du Bataclan et le mot par lequel il annula la fête fut d'une classe digne du Prince de Ligne.

Bergé était, en effet, un homme du dix-huitième siècle, mais bien davantage un aristocrate princier que le personnage des Lumières qu'il jouait à être.

Pierre avait une relation compliquée, faite de fascination et de distance avec le monde juif ; aussi aurait-il été surpris que je le qualifie de « mensch », ce mot yiddish qui s'applique aux individus faits d'une seule pièce, granitiques, et avec lesquels on peut partir à la guerre sans craindre la trahison ou un coup de Jarnac – pour rester dans la topographie mitterrandienne.

Lorsque François Mitterrand demanda à Pierre Bergé quelques jours avant sa mort, de s'occuper de la maison où nous nous trouvons, il savait que la promesse serait tenue, mais plus encore qu'elle le serait avec une volonté, une énergie, une fidélité qu'il n'aurait trouvées nulle part ailleurs.

Zola et Dreyfus donc.

Je n'aurais l'outrecuidance d'apporter une contribution supplémentaire aux envolées lyriques et aux exégèses littéraires qui ont marqué depuis cent-vingt ans le Pèlerinage littéraire de Médan et je me permettrais quelques humbles remarques.

Certes, je ne dérogerais pas à la règle de ce pèlerinage en vous indiquant mon Zola, comme chacun en a un. Enfant de communistes, j'ai lu Zola dans ma jeunesse comme un monument dressé à la gloire du monde ouvrier, une illustration des conflits de classe, une dénonciation de la misère, une critique virulente de la bourgeoisie. On demeure toujours prisonnier de la première lecture d'une œuvre.

Et cette approche ne m'a pas quitté, même quand, plus âgé, plus mûr, j'ai mesuré l'ambition prométhéenne du projet. C'est, par la littérature, paradoxalement la même ambition que celle de Marx à travers la philosophie, l'économie, l'histoire réunies dans une approche holistique : donner à connaître un monde dans sa complexité, à travers toutes ses dimensions. Marx y ajoutait certes une quatrième dimension : mettre à jour le moteur de l'Histoire.

C'est la folie supplémentaire du philosophe par rapport à celle du romancier. Mais néanmoins celle de Zola était saisissante : pénétrer à ce point un monde, c'est aussi le pétrir et le façonner.

Aussi me permettrai-je de l'illustrer à travers ma lecture du Zola dont je peux le plus facilement mesurer l'acuité à travers ma propre expérience du monde qu'il décrit, en l'occurrence, *L'Argent*.

Tout est juste, magnifié par le talent. La folie des acteurs mus par une addiction sans limite au profit, leur incapacité à se brider, leurs pertes de repères moraux, leur indifférence aux autres. C'est la description du capitalisme, tel qu'il fonctionne à l'état primitif.

Peut-on transposer *L'Argent mutatis mutandis* au capitalisme mondialisé d'aujourd'hui ?

Au niveau des névroses, des réflexions, des pulsions : à coup sûr. Rien n'a changé, car Zola a saisi ce que Keynes appelait les instincts animaux.

Au niveau des modes de fonctionnement : non, car une course sans fin s'est engagée entre les acteurs et les régulateurs et ce qui faisait le quotidien des héros de Zola est aujourd'hui prohibé par les lois sur les délits d'initiés, les abus de biens sociaux, les conflits d'intérêts.

Mais ceci ne dévalorise en rien la vision de Zola. Les règles changent, se durcissent, évoluent, mais les âmes des capitalistes, elles, sont les mêmes et notre auteur a tout dit.

Combien de fois ai-je fait lire *L'Argent* à des étudiants pour leur faire comprendre le capitalisme. De même, aucun chroniqueur, aucun journaliste qui parcourt les plateaux des chaînes info pour dissenter sur les méandres de la politique politicienne ne devrait se lancer dans leur métier sans s'être imprégné de *Son Excellence Eugène Rougon*. L'ambition, le cynisme, l'arrivisme, la toile d'araignée des réseaux politiques, les complots de pacotille, les retournements d'alliances, les querelles d'égos. Rien ne fait défaut sous un régime, le Second Empire, au moins aussi vertical que le sera la V^e République. Mais ces ingrédients sont portés jusqu'à l'incandescence dans les régimes parlementaires comme le firent la III^e et IV^e République et dont nous retrouvons les traits dans l'étrange OVNI politique qui scande, depuis juin, nos jours. Ce sont les traits immémoriaux de la politique, vrais depuis le Sénat romain jusqu'à la V^e République revisitée dont Zola nous donne à jamais les clés.

Avec Marx pour les tendances lourdes, et Zola pour les comportements humains, ils savent tout. Et *Les Rougon-Macquart* constituent à cet égard la meilleure histoire du Second Empire, une histoire comme la voyait Braudel qui mêle l'économie, la société, la psychologie collective, le poids du passé, les structures lourdes, mais qui laisse aux individus l'espace souvent décisif des interstices.

Cela étant, la gloire de Zola ne serait pas aussi éclatante s'il était demeuré seulement romancier.

Zola a inventé l'intellectuel engagé, mais paradoxalement il est l'antithèse de ce qu'est devenue, de façon écrasante, la cohorte de ses successeurs.

Un intellectuel engagé, c'est quelqu'un qui met son crédit et sa gloire acquis dans un ordre de l'esprit au service d'une cause qu'il estime juste et pour laquelle il est prêt à prendre des risques grands et petits.

Pour Zola, la cause était grande, incontestable, légitime, mais les risques l'étaient aussi et il en a payé le prix.

Pourquoi l'espèce animale dont il était le spécimen originel s'est-elle tellement éloignée de son exemple ?

Pourquoi tant d'intellectuels engagés se sont-ils, eux, fourvoyés au nom de causes dont l'histoire a montré *a posteriori* le plus souvent la fausseté, voire l'horreur ?

Pourquoi les vrais héritiers de Zola, ces intellectuels engagés dont le combat est sûr et dont le courage est incontestable, sont-ils moins nombreux que les autres ?

Lesquels citer ? Je veux faire de Marc Bloch, l'illustration absolue de la lignée de Zola. Une légitimité non littéraire mais d'historien ; une compréhension de la réalité qui prend la forme d'un livre admirable de lucidité, *L'Étrange Défaite*, écrit en juillet 1940, caché pendant la guerre, publié après la Libération, et enfin une action dans la Résistance qui s'achève devant le peloton d'exécution.

La pureté absolue de l'engagement, comme Zola. Chez Bloch, comme chez Zola, point n'est besoin d'une idéologie pour définir la ligne de vie : elle résulte de cette chose si simple, la plus simple de toutes et qui s'appelle la morale.

Suis-je injuste en laissant de côté, le Malraux de *L'Espoir*, celui de la guerre d'Espagne, le Sartre du Manifeste des 121, l'Aragon qui condamne enfin l'Occupation de la Tchécoslovaquie ?

Je ne le crois pas, car Malraux finit en habitué des palais nationaux, Sartre, après une guerre qui ne l'empêche pas de faire jouer *Les Mouches* pendant l'occupation, ne cesse de se tromper, de se duper et de duper son monde et Aragon attend bien longtemps avant de s'émanciper du confort douillet du Parti communiste.

Et Camus, me direz-vous ? Il ne s'est ni trompé, ni fourvoyé ; il a subi les avanies de ses pairs de l'époque, mais les risques étaient moins grands que pour Zola : le Stockholm du Nobel n'est pas le Londres du condamné Zola.

Ils sont peu nombreux à être de la trempe de Zola. On peut gloser à l'infini pour comparer *Les Rougon-Macquart* à *La Comédie humaine*, voire à d'autres œuvres immenses et protéiformes comme

La Recherche, Guerre et Paix ou *L'Homme sans qualités*, mais ni Balzac, ni Proust ni Tolstoï, ni Musil n'ont pesé, hors littérature, comme l'a fait Zola.

Et Dreyfus enfin dont le musée s'est niché ici plus naturellement que sa statue n'a trouvé de place à Paris ?

Européen, Français, accessoirement juif – l'ordre des mots est à mes yeux essentiel et c'est ainsi que je me définis – je fais mien le propos qu'Emmanuel Levinas prête à son père : « C'est en France que nous irons, le seul pays où la moitié de la population est prêt à se mobiliser pour un petit capitaine juif ».

Je crois, et je le dis avec force la veille de l'anniversaire du 7 octobre, que c'est encore vrai.

Je reste convaincu qu'avec son modèle universaliste, fut-il mutilé, la France a mieux résisté que le Royaume Uni qui porte le prix du communautarisme, alors que notre pays possède les plus grosses communautés juive et musulmane d'Europe.

Je ne suis ni naïf, ni irénique : les forces de moins en moins souterraines qui ont revivifié l'antisémitisme ont le vent en poupe mais la société, pour l'essentiel, me semble résister : une grande partie de l'arc politique, les Églises, toutes les Églises, les syndicats, tous les syndicats, les medias, presque tous sont, cette fois-ci, du bon côté.

Cela aurait-il été le cas sans l'affaire Dreyfus et qu'aurait été l'affaire Dreyfus sans Zola ? On peut, se livrer au jeu gratuit de l'uchronie, imaginer Zola silencieux, Barrès triomphant, Dreyfus mort à l'Île du Diable, la France aurait été autre et Vichy aurait gangréné la société avant même d'être Vichy.

Il ne faut pas néanmoins jeter un voile pudique sur l'idéologie délétère qui est en train de pervertir notre société. Hier antidreyfusardes, l'Église catholique et les classes dirigeantes traditionnelles sont devenues « dreyfusardes », car l'histoire c'est-à-dire la Shoah, est passée par là.

C'est un autre processus idéologique délétère qui est à l'œuvre, cette pensée qui crée une chaîne de solidarité entre toutes les victimes, depuis les Noirs, les femmes, les transsexuels jusqu'aux anciens colonisés de tous genres et qui se cristallise sur la haine de l'Occident, symbole d'une domination absurde, dont Israël représente la quintessence, nouvelle version de l'éternel fantasme complotiste de la domination juive.

Aujourd'hui les antidreyfusards ne sont plus à droite, ils sont à l'extrême gauche. Il faut être inlassablement dreyfusard, mais il faut savoir qu'on ne l'est pas en 2024 comme en 1898, que l'adversaire n'est plus le même, que, si le combat demeure nécessaire, le terrain d'affrontement lui, s'est déplacé.